



bulletin de l'association pierre-riboulet

Un colloque et une signature

Ce sont les deux actions qui mobilisent la petite équipe déterminée à remplir le mandat que lui ont donné la centaine d'adhérents qui ont immédiatement rejoint l'association pierre-riboulet.

Le colloque, nous proposons d'en faire un débat en trois épisodes, sans discours convenu, entre les architectes et « les autres », en suivant le fil conducteur du temps, rien que ça ! partant de l'œuvre architecturale de Pierre Riboulet pour nous conduire... là où les participants voudront nous mener. Pour l'instant, ça donne le canevas suivant :

- intervention d'introduction sur Pierre Riboulet avec illustration en images,
- séquence 1 : projet et histoire du lieu,
- séquence 2 : œuvre intangible/œuvre adaptable,
- séquence 3 : quand l'architecture a-t-elle fait son temps ?

Et si notre consultation électronique des adhérents remplit bien son rôle, nous devrions incessamment disposer de notre feuille de route définitive.

La signature, c'est celle de Pierre Riboulet sur les bâtiments qu'il a construits : nous travaillons à des modèles de plaque et à la sensibilisation des maîtres d'ouvrage à retrouver la belle tradition de la signature des bâtiments par leurs maîtres d'œuvre.

Quand votre regard tombera sur ces quelques lignes, et que l'envie peut-être vous viendra de faire un signe, d'accompagner nos initiatives, faites-le sans hésiter, à votre façon. Avec vos mots et vos idées, nos forces seront décuplées.

Architecturalement et très cordialement,
Jean-Pierre Weiss

“Le droit à la ville n'existe pas”

Est-ce une coïncidence ? Le numéro de juin 1969 de L'Architecture d'aujourd'hui est intitulé “Actualités – France”, un an après les “événements” de mai et un mois après le départ de Charles de Gaulle de la présidence de la République, et s'ouvre sur un long éditorial de Pierre Vago qui commence ainsi : “Il est bon, il est nécessaire, lorsque l'on est engagé dans l'action, de faire le point, de regarder en arrière, pour apprécier le chemin parcouru ; de regarder en avant, afin de ne pas se tromper de direction” pour constater ensuite que la “reconstruction” a été une occasion manquée.

Il est suivi d'une table ronde à laquelle participaient Pierre Riboulet, J. Deroche, G. Loiseau et J. Perrotet de l'AUA, et C. Guislain de l'agence B. Gogois, C. Guislain et R. Le Van Kim. Elle était animée par P. Vago. Nous avons extrait les passages ci-dessous des interventions de Pierre Riboulet.

Bernard Marrey

« On nous dit que l'architecture a une fonction à remplir pour assurer le bien-être de l'homme. Une bonne architecture serait ainsi celle qui crée un cadre harmonieux favorisant le plein épanouissement des qualités humaines existant depuis toujours. Les deux démarches sont étroitement associées et ceci est logique, l'humanisme s'est toujours annexé l'art, il en a toujours fait son plus beau fleuron. Cela vaut d'ailleurs aussi bien pour M. Garaudy que pour M. Malraux. Autrement dit, cela permet d'opérer un très commode renversement de l'analyse et par voie de conséquence cela permet de dénoncer un mal – en disant par exemple “Ces grands ensembles, quelle horreur !” – et de prôner un bien en vantant le beau bâtiment de M. Untel. Ce même point de vue permet aussi à certains responsables d'imaginer une recherche architecturale qui aurait pour but “d'améliorer” les œuvres actuelles, etc. Bref, il y a

suite p. 4

Immeuble de bureaux Spac, Clichy

Ce projet de rénovation-construction d'un immeuble de bureaux, un des derniers de Pierre Riboulet, a été inauguré le 10 octobre 2005. Alexis Leduc, qui l'a mené à bien, fait le récit de cette expérience.

Transmission

Je suis rentré à l'agence de Pierre Riboulet en 1997 pour travailler une semaine et j'y suis resté sept ans. Travaillant d'abord comme étudiant, j'ai ensuite passé mon diplôme d'architecte (aidé par la confiance et l'attention). Je n'étais pas le premier collaborateur que cet homme aidait et encourageait.

Mon expérience, acquise notamment aux côtés d'André Mao, collaborateur de la première heure, s'est faite principalement pendant l'élaboration de grands bâtiments. Ces réalisations étaient toujours suivies jusque dans les moindres détails.

Quelle que soit l'échelle des projets, l'architecture de Pierre Riboulet était fondamentalement attentive à l'humain à qui elle était destinée. Cette capacité d'écoute était aussi valable à l'égard des hommes et des femmes qui le côtoyaient. Ce travail a profondément marqué ma façon de voir l'architecture.

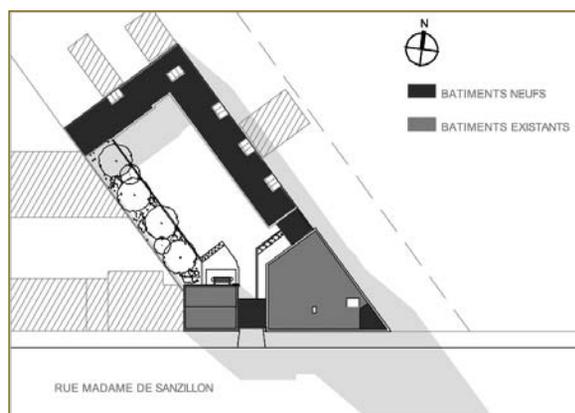
Le projet était toujours dessiné par sa main au crayon, au té et à l'équerre. Sa façon de travailler, extrêmement précise et rigoureuse, était d'une grande intensité. Le projet était généralement déterminé dès ses premières esquisses et intégrait toutes les dimensions nécessaires, fonctionnement, structure, proportions... Il était ensuite confié à ses collaborateurs de l'agence, qui étaient chargés de suivre et régler les agrandissements d'échelles successives jusqu'à l'ultime, celle du chantier (savoir-faire...). Pierre Riboulet déléguait en toute confiance la responsabilité de ces opérations, mais se tenait toujours bien informé de l'avancement du projet. Il était frappant de constater combien le bâtiment réalisé ressemblait « à la lettre » au dessin sorti de sa planche à dessin mi-raisin.

Écoute

Au sortir de mon diplôme, Pierre Riboulet me proposa de m'occuper « seul » d'un chantier de taille plus modeste que ceux alors traités à l'agence mais d'une bonne échelle pour un jeune architecte. J'acceptai !

Ce travail m'a permis d'observer de près la façon qu'il avait d'appréhender le projet d'architecture, son contexte, sa commande. Lors de notre premier rendez-vous de présentation avec le PDG de la SPAC, M. de Bagneux, après avoir écouté les attentes, nous sommes sortis et avons fait le tour complet du bâtiment. Les commentaires de Pierre Riboulet concernant la cour mal organisée ou la forme du bâtiment trop verticale et isolée pour admettre une surélévation fondaient déjà les intentions qui allaient être les nôtres.

En rentrant, nous avons été dans le centre ville de Clichy voir la Maison du peuple de Prouvé, Lods et Baudoin. Le bardage acier de couleur claire de ce bâtiment



Plan de masse.

a déterminé la nature du revêtement de nos façades, comme une politesse envers ce noble voisin.

Notre retour prit l'allure d'une promenade architecturale, un véritable enchantement. Nous sommes passés voir les villas du Corbusier et de Mallet-Stevens en face du bois de Boulogne, l'immeuble de Patou sur les boulevards extérieurs ainsi qu'un petit hôtel particulier moins connu du XVI^e arrondissement. Cet homme attentif et discret possédait une connaissance lumineuse de l'architecture qu'il partageait avec passion.

Transformation

Le projet consistait en l'extension et la réhabilitation de bureaux d'une surface de 2 500m². Il s'agissait de valoriser d'une part un patrimoine foncier situé aux portes de Paris, en l'agrandissant et en réorganisant l'ensemble et, d'autre part, l'image d'une entreprise de BTP, la SPAC (groupe Colas). À l'initiative de son PDG, Alain Dupont, Pierre Riboulet avait déjà réalisé plusieurs bâtiments pour Colas, dont le siège social situé à Boulogne. Cette opération m'a donné l'occasion de confirmer ma formation d'architecte en gérant un projet d'une certaine diversité : la question du rapport à un bâtiment existant et sa transformation, la gestion des différents modes de construction (béton, charpente métallique, bardage acier) et la capacité à créer au final un tout cohérent.

Les façades en béton construites dans les années cinquante témoignaient d'une certaine vétusté. Sa silhouette verticale était d'aspect insolite, comme une chandelle isolée. Initialement prévue à la pointe d'un projet de rue jamais réalisé, elle était désormais inappropriée. Nous en avons modifié le mouvement général ; aujourd'hui horizontal, il s'intègre mieux à son environnement.

Il fallait pour cela construire l'extension de la pointe donnant sur la rue, ce qui fut réalisé au moyen d'une structure métallique. Pour couronner l'immeuble d'un acrotère filant, le volume des locaux techniques en toiture fut supprimé. Une légère différence de nu dans la hauteur du rez-de-chaussée permet d'accentuer la proportion horizontale. L'ensemble est isolé et habillé, du premier au troisième étage inclus, d'un bardage en acier prélaqué identique à celui utilisé pour la construction neuve et qui unifie l'ensemble.



Construire l'extension de la pointe (photo M.-C. Bordaz)

Nous avons essayé d'accentuer encore la proportion horizontale par le traitement des fenêtres existantes. Trop étroites et verticales, nous aurions souhaité démolir deux trumeaux sur trois. Mais le béton, insuffisamment ferrailé, ne le permettait pas. Des châssis double vitrage en alu laqué à ouvrants cachés remplacèrent avantageusement les précédents.

L'immeuble existant étant installé sur un rez-de-chaussée situé à mi-niveau, le sol de la cour a été creusé de façon à réaliser une cour anglaise plantée qui permet la création de vraies fenêtres et la transformation des salles d'archives du sous-sol en salle de réunions ouverte.

Le bâtiment des nouveaux bureaux forme une équerre adossée aux murs mitoyens au premier étage. Ce bâtiment « mince » construit sur pilotis ne comporte qu'une épaisseur de bureaux et un couloir. Les bureaux sont ouverts sur la cour intérieure et les couloirs adossés à un mur aveugle sont éclairés par des verrières zénithales, scandés par des couleurs vives. Cette aile nouvelle est reliée au bâtiment existant par un escalier fonctionnant à demi-niveau.

Le stationnement des voitures était prévu autour d'un grand jardin de pleine terre situé au centre de la cour. Cette solution présentait l'avantage de masquer à la fois la vue des voitures et les façades arrières des immeubles voisins. Mais, pour rentabiliser cette opération, on augmenta le nombre de places de stationnement. Il fallut pour cela construire un parc de stationnement souterrain qui repoussa le jardin à la périphérie de la parcelle. Pour préserver l'agrément de la cour, la rampe d'accès fut dissimulée sous le bâtiment.



Comme une continuité... (photo M.-C. Bordaz)

La propriété comporte également un petit pavillon néo-classique relié au bâtiment principal par une passerelle. Les façades en verre permettent une transparence qui atténue son épaisseur relative, due à une nécessité administrative d'alignement sur la rue. Cette passerelle forme comme un porche d'entrée et permet de créer une continuité urbaine. Affectée à la cafétéria, elle offre un point de vue simultané sur l'ensemble du projet et le mouvement de la rue.

Les accès, qui se faisaient directement depuis la rue, sont désormais inversés (excepté pour les visiteurs). La cour permet désormais d'accéder directement à tous les bâtiments. Elle devient le cœur de cet ensemble bâti. L'entrée principale se fait par le mur rideau de l'escalier de liaison où un élévateur rend accessible aux handicapés le rez de chaussée et le premier étage. Cette circulation intérieure permet la communication entre tous les bâtiments et forme le niveau de référence.

Le chantier a duré un an et demi. Une fois terminé et livré, j'ai apprécié de voir comment les utilisateurs se sont réappropriés les lieux, l'attention qu'ils ont mis à les aménager, choisissant avec soin leur nouveau mobilier, installant canapés et plantes vertes dans les circulations – initiatives confirmant la réussite du projet.

Ce chantier m'a montré de quoi est aussi faite l'architecture. Écoute du contexte plus ou moins immédiat, des nécessités des utilisateurs, des capacités économiques, de l'histoire du bâtiment et de ce que l'on souhaiterait qu'il devienne. Les choix de l'architecte doivent s'imprégner de ces interactions pour que le projet intègre à la fin tous ces éléments disparates et se forge une identité propre.

suite de la p. 1

ainsi, d'un côté une bonne architecture et, de l'autre, une mauvaise. Pourquoi est-elle mauvaise, on ne le dit jamais, cela semble donc être le fruit aberrant et passager d'une longue histoire de l'art, signe d'une époque moins douée que les autres. Au fond, pense-t-on, ce n'est pas très grave, il suffit de s'atteler à la tâche entre gens "bien" et un effort de "qualité" va réparer ce désastre. »

Après avoir dénoncé une collusion entre le pouvoir de l'argent et celui de l'État qui « organise l'espace, planifie le territoire, dresse les plans des villes », Pierre Riboulet constate que « ce pouvoir a besoin de classer les gens et leurs activités en catégories, il a besoin de créer des zones sur le terrain (c'est pour cela qu'il s'accommode si bien des quatre fonctions de la Charte d'Athènes), de découper la ville en tranches, en fonctions qui se juxtaposent sans se superposer. Cette tendance rationaliste s'applique à tous les stades de la production et engendre un énorme appareil de normes et de règlements qui permettent l'application et le contrôle. Cette volonté organisationnelle repose uniquement sur une théorie technocratique de la définition des besoins et les solutions qui sont jugées les meilleures pour les satisfaire, elle ne repose pas du tout sur une expression, disons, démocratique de ces besoins, une demande formulée par les utilisateurs eux-mêmes, en dehors des stéréotypes qu'on fabrique pour eux et du conditionnement publicitaire dont ils sont victimes. Ce n'est pas le cas et c'est pourquoi cette forêt de normes et de règlements joue un rôle second qui est très important : elle a pour but de rendre incompréhensible la signification réelle de ce système de production, de brouiller les cartes, de fondre dans un dédale de circuits administratifs toujours plus compliqués les marques autoritaires de ce pouvoir, de diluer les responsabilités et de faire croire qu'il est impossible d'agir autrement, de faire autre chose.

« Les fameuses valeurs [*patrimoniales, naturelles*] sont exaltées d'un côté dans les discours et les circulaires des ministres et bafouées de l'autre côté sur le terrain par les promoteurs. Mais qui subit cette domination de classe ? Tous ceux qui dans leur vie quotidienne n'ont pas l'usage de la ville, de l'architecture, tous ceux qui n'ont pas les moyens matériels de pallier ce manque. Les populations pauvres chassées du centre des villes, les travailleurs rejetés dans les cités-dortoirs et les lotissements misérables et qui passent des heures dans les transports en commun, ceux qui n'ont pas les équipements collectifs indispensables parce que ces

constructions ne sont pas rentables, etc., etc. Et aussi, quoique à un degré moindre, ces jeunes cadres endettés à vie dans leur "résidence" de soi-disant grand luxe. Cette domination de classe est possible car il n'y a pas dans le domaine de l'architecture et de l'urbanisme de conquête sociale concrétisée par un droit. Le droit à l'habitat, à la ville n'existe pas. Dans le monde du travail par exemple, les luttes syndicales et politiques ont permis aux travailleurs d'acquérir certains avantages sociaux ; on ne peut plus maintenant faire travailler les enfants quatorze heures par jour, ou ne pas accorder de congés payés, ou ne pas bénéficier d'une assurance maladie, alors que l'on peut très bien louer très cher un logement insalubre, faire habiter des gens à cinq dans une pièce et en tirer un profit. (...)

« On peut dire que dans l'économie française actuelle, rien ne justifie le scandale du logement. Bien sûr, il y a quelques conquêtes sociales, et heureusement, mais elles sont peu nombreuses et que veut dire le principe du droit au logement s'il n'y a pas de logements ? Pourquoi les attentes de plusieurs années sur les fichiers des HLM ? (...) rien n'est fait pour que ceux qui subissent cette production puissent opérer une prise de conscience qui peu à peu les amènerait à entreprendre une lutte pour développer ces droits. Au contraire, les questions d'aménagement et d'urbanisme sont toujours présentées comme des phénomènes inéluctables qu'on ne peut discuter, sur lesquels on ne peut pas agir. »

Reconnaissant qu'en se « glissant dans les fissures du système », les architectes peuvent « modifier légèrement le produit fini », il conclut en constatant que « nous n'avons, nous architectes et autres techniciens du domaine construit, aucun pouvoir, aucune force et que par conséquent il nous faut engager un autre type de lutte. Dans l'état actuel des choses, je dirais qu'il n'y a pas lieu de proposer des remèdes. Nous avons bien du mal, déjà, à y voir clair. Cette discussion le montre : nous ne savons pas très bien où nous sommes, qui nous sommes, nous n'avons pas une conscience exacte de notre situation. Je pense que notre travail le plus urgent, en ce moment, consiste à poursuivre cette analyse politique de la production de l'architecture, d'en faire vraiment le tour, d'aller au fond des choses, de comprendre. Il ne faut pas craindre d'être destructeur. Quand nous connaissons vraiment la maladie, ensuite, mais ensuite seulement, nous pourrions proposer des remèdes. Rien n'est plus dangereux que des remèdes appliqués à tort et à travers sans savoir pourquoi, sans savoir vers quoi on va. »

Association pierre-riboulet

Bulletin d'adhésion à l'association pierre-riboulet disponible sur simple demande : association-pierre-riboulet@wanadoo.fr
8 bis, cité Tréville, 75009 Paris - maquette ©s.dussère